

Chapitre 14 – Défendre la cause noire

Table des matières

Chapitre 14 – Défendre la cause noire	1
Étudier un parcours : Des voix qui portent	2
Texte 1 Schoelcher, <i>Abolition immédiate de l’esclavage</i> , 1842, p. 329	2
Texte 2 Césaire, <i>Hommage à Victor Schoelcher</i> , 1945, p. 330	4
Texte écho Mandela, discours du Prix Nobel de la Paix, 1993, p. 331	6
Texte 3 Léonora Miano, <i>Habiter la frontière</i> , 2012, p. 332	8
Texte écho Du Bois, <i>Les Âmes du peuple noir</i> , 1903, p. 333	10

Étudier un parcours : Des voix qui portent

Texte 1 Schoelcher, *Abolition immédiate de l'esclavage*, 1842,

p. 329

Dans un livre écrit en 1842, six ans avant l'abolition, Victor Schoelcher rédige un plaidoyer en faveur de l'abolition de l'esclavage, qui commence par la phrase suivante : « Émancipation des noirs, tel est mon premier vœu. »

Celui qui prétend avoir le droit de garder des hommes en servitude¹, parce qu'on ne trouverait pas de bras libres pour planter des cannes², et celui qui soutiendrait qu'on a le droit de voler parce qu'on n'a pas d'argent, sont à nos yeux deux fous ou deux scélérats³ absolument pareils.

- 5 Lorsque j'arrive à réduire ce droit à son expression la plus concrète, lorsque m'isolant par abstraction⁴ du monde matériel et me retirant dans le monde intellectuel, je me représente que de deux hommes, l'un se dit le maître de l'autre, de sa volonté, de son travail, de sa vie, de son cœur, cela me donne tantôt un fou-rire, tantôt des vertiges de rage.
- 10 Que l'esclavage soit ou ne soit pas utile, il faut le détruire ; une chose criminelle ne doit pas être nécessaire. La raison d'impossibilité n'a pas plus de valeur pour nous que les autres, parce qu'elle n'a pas plus de légitimité⁵. Si l'on dit une fois que ce qui est moralement mauvais peut être politiquement bon, l'ordre social n'a plus de boussole et s'en va au gré⁶ de toutes les passions des hommes. La
- 15 violence commise envers le membre le plus infime de l'espèce humaine affecte l'humanité entière ; chacun doit s'intéresser à l'innocent opprimé, sous peine

d'être victime à son tour, quand viendra un plus fort que lui pour l'asservir⁷. La liberté d'un homme est une parcelle de la liberté universelle, vous ne pouvez toucher à l'une sans compromettre tout à la fois.

- 20 Autant que qui que [ce] soit nous apprécions la haute importance politique et industrielle des colonies, nous tenons compte des faits, nous n'ignorons pas la valeur attribuée à ce qui se passe autour de nous, et cependant c'est notre cri bien décidé, pas de colonies si elles ne peuvent exister qu'avec l'esclavage.

Victor Schoelcher, *Des colonies françaises. Abolition immédiate de l'esclavage*,
1842.

1. Esclavage.
2. Il s'agit des cannes à sucre, dont les exploitations appartenaient à des blancs mais étaient cultivées par des esclaves noirs.
3. Bandits, menteurs.
4. Pensée, notion.
5. Raison d'être légale.
6. Selon la volonté.
7. Rendre esclave.

Texte 2 Césaire, *Hommage à Victor Schoelcher*, 1945, p. 330

La fête de l'abolition de l'esclavage aux Antilles, appelée la fête Victor Schoelcher, se déroule tous les ans le 21 juillet (jour férié). En ce jour de fête de l'année 1945, en hommage à l'abolitionniste, Aimé Césaire prononce ce discours.

Et maintenant, j'en arrive à la plus belle œuvre de Schœlcher. Une œuvre non écrite et pourtant vivante. Une œuvre publiée par des milliers de visages et imprimée dans les milliers de cœurs : le 27 avril 1848, un peuple qui depuis des siècles piétinait sur les degrés de l'ombre, un peuple que depuis des siècles le fouet
5 maintenant dans les fosses de l'histoire, un peuple torturé depuis des siècles, un peuple humilié depuis des siècles, un peuple à qui on avait volé son pays, ses dieux, sa culture, un peuple à qui ses bourreaux tentaient de ravir jusqu'au nom d'homme, ce peuple-là, le 27 avril 1848, par la grâce de Victor Schœlcher et la volonté du peuple français, rompait ses chaînes et au prometteur soleil d'un
10 printemps inouï, faisait irruption sur la grande scène du monde.

Et voici la merveille : ce qu'on leur offrait à ces hommes montés de l'abîme, ce n'était pas une liberté diminuée ; ce n'était pas un droit parcellaire¹ ; on ne leur offrait pas de stage ; on ne les mettait pas en observation, on leur disait :
« Mes amis il y a depuis trop longtemps une place vide aux assises de l'humanité.
15 C'est la vôtre ».

Et du premier coup, on nous offrait toute la liberté, tous les droits, tous les devoirs, toute la lumière. Eh bien la voilà, l'œuvre de Victor Schœlcher ! L'œuvre de Schœlcher, ce sont des milliers d'hommes noirs se précipitant aux écoles, se précipitant aux urnes, se précipitant aux champs de bataille, ce sont des milliers

20 d'hommes noirs accourant partout où la bataille est de l'homme ou de la pensée et montrant, afin que nul n'en ignore, que ni l'intelligence ni le courage ni l'honneur ne sont le monopole d'une race élue.

Aimé Césaire, *Discours lors de la fête traditionnelle dite de Victor Schoelcher*,

le 21 juillet 1945, © Le Capucin, 2004.

1. Limité.

Texte écho Mandela, discours du Prix Nobel de la Paix, 1993, p. 331

En 1993, Mandela, avec le président de Klerk, reçoit le Prix Nobel de la Paix. Il sera élu président d’Afrique du Sud l’année suivante.

Nous sommes ici aujourd’hui pour représenter les millions de personnes qui ont osé se soulever contre un système social dont l’essence profonde était la guerre, la violence, le racisme, l’oppression, la répression, et l’appauvrissement de tout un peuple. [...] Ces innombrables humains, à la fois à l’intérieur et en

5 dehors de l’Afrique du Sud, ont eu la noblesse d’esprit de s’opposer à la tyrannie et à l’injustice, sans chercher leur gain personnel. Ils ont compris qu’une blessure faite à une personne est une blessure faite à l’humanité, et ont agi ensemble pour défendre la justice et le sens commun de la décence humaine.

Notre récompense ne se mesurera que par la paix joyeuse qui triomphera un
10 jour, car l’humanité qui unit les blancs et les noirs en une seule et même race nous permettra de vivre un jour tels des enfants du paradis. Ainsi vivrons-nous, car nous aurons créé une société qui reconnaît que tous les hommes naissent égaux, et que tous ont le droit à la vie, à la liberté, à la prospérité, aux droits humains et à une bonne gouvernance. Une telle société n’autorisera plus jamais
15 que certains soient faits prisonniers à cause de leurs idées. [...] Qu’il ne soit jamais dit par les générations futures que l’indifférence, le cynisme et l’égoïsme nous ont empêchés d’être à la hauteur des idéaux humanistes. Que chacune de nos aspirations prouve que Martin Luther King avait raison, quand il disait que l’humanité ne peut plus être tragiquement liée à la nuit sans étoiles, du racisme
20 et de la guerre. Que les efforts de tous prouvent qu’il n’était pas un simple rêveur

quand il parlait de la beauté de la véritable fraternité et de la paix, plus précieuse que les diamants en argent ou en or.

Nelson Mandela, discours de la réception du Prix Nobel de la Paix,
le 10 octobre 1993.

Texte 3 Léonora Miano, *Habiter la frontière*, 2012, p. 332

Léonora Miano expose son expérience personnelle pour expliquer le problème d'identité auquel les « Afrodescendants » font face.

La frontière, telle que je la définis et l'habite, est l'endroit où les mondes se touchent, inlassablement. C'est le lieu de l'oscillation¹ constante : d'un espace à l'autre, d'une sensibilité à l'autre, d'une vision du monde à l'autre. C'est là où les langues se mêlent, pas forcément de manière tonitruante, s'imprégnant naturellement les unes des autres, pour produire, sur la page blanche, la représentation
5 d'un univers composite, hybride².

La frontière évoque la relation. Elle dit que les peuples se sont rencontrés, quelquefois dans la violence, la haine, le mépris, et qu'en dépit de cela, ils ont enfanté du sens. Ma *multi appartenance* est porteuse de sens. Elle rappelle, à ceux
10 qui croient en la fixité des choses, des identités notamment, que non seulement la plante ne se réduit pas à ses racines, mais que ces dernières peuvent être rempotées, s'épanouir dans un nouveau sol. Une plante peut également croiser ses racines avec celles d'une autre, et engendrer un nouvel être vivant. Le monde auquel nous appartenons est d'abord celui que nous portons en nous.

15 Née au Cameroun, pays dont les langues officielles sont le français et l'anglais, avec des dizaines de langues locales, j'ai grandi dans un environnement qu'on dira acculturé, puisqu'on n'y parlait que le français. Pourtant, l'Afrique, terre puissante, extrême, n'a eu aucun mal à pénétrer cette bulle, pour la marquer de son empreinte. Elle était dans la famille élargie³ qui avait conservé des usages anciens,
20 dans les comptines que chantait ma grand-mère, dans l'odeur de la terre, dans le mouvement des êtres et choses, dans la qualité de la lumière, dans la fureur des

orages tropicaux, dans les voix des gens de la rue, dans les fleurs qui ne poussent que là-bas, dans les jeux, dans le peigne qui crissait dans mes cheveux lorsqu'on me tressait, dans les superstitions, dans l'alimentation, dans la langue que parlaient
25 les adultes, lorsqu'ils ne voulaient pas être compris des enfants.

Ce continent a donc nourri mon imaginaire, autant que des éléments venus d'ailleurs l'ont fait. Je pense à la musique de jazz qu'écoutait mon père, à la bibliothèque de mes parents, aux vieilles comédies musicales américaines ou aux
30 dessins animés japonais que mes sœurs et moi regardions... Si mes compatriotes m'ont toujours perçue comme étrange, étrangère, ils n'ont pas pu me faire douter de mon africanité. Très tôt, ce qu'ils m'ont fait comprendre, c'était que leur monde n'était qu'en partie le mien. Je suis, depuis toujours, une Afro-occidentale parfaitement assumée, refusant de choisir entre ma part africaine et ma part occidentale.

Léonora Miano, *Habiter la frontière*, © L'Arche éditeur, 2012.

1. Mouvement régulier de va-et-vient
2. En biologie, qui est issu de deux espèces distinctes. Qui est constitué d'éléments différents.
3. Une famille qui va au-delà des liens de sang.

Texte écho Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, 1903, p. 333

***Les Âmes du peuple noir* regroupe des essais dans lesquels l'auteur explore la double nature de la conscience chez les noirs des États-Unis, et le concept de voile qui masque, aux yeux des blancs, la réalité de ce que vivent les Afro-américains.**

Après l'Égyptien et l'Indien, le Grec et le Romain, le Teuton et le Mongol, le Noir est une sorte de septième fils¹, né avec un voile et doué de double vue dans ce monde américain – un monde qui ne lui concède aucune vraie conscience de soi, mais qui, au contraire, ne le laisse s'appréhender² qu'à travers la révélation
5 de l'autre monde. C'est une sensation bizarre, cette conscience dédoublée, ce sentiment de constamment se regarder par les yeux d'un autre, de mesurer son âme à l'aune d'un monde qui vous considère comme un spectacle, avec un amusement teinté de pitié méprisante. Chacun sent constamment sa nature double – un Américain, un Noir ; deux âmes, deux pensées, deux luttes irréconciliables ;
10 deux idéaux en guerre dans un seul corps noir, que seule sa force inébranlable prévient³ de la déchirure.

L'histoire du Noir américain est l'histoire de cette lutte – de cette aspiration à être un homme conscient de lui-même, de cette volonté de fondre son moi double en un seul moi meilleur et plus vrai. Dans cette fusion, il ne veut perdre aucun
15 de ses anciens moi. Il ne voudrait pas africaniser l'Amérique, car l'Amérique a trop à enseigner au monde et à l'Afrique. Il ne voudrait pas décolorer son âme noire dans un flot d'américanisme blanc, car il sait qu'il y a dans l'âme noire un message pour le monde. Il voudrait simplement qu'il soit possible à un homme d'être à la fois un Noir et un Américain, sans être maudit par ses semblables,

20 sans qu'ils lui crachent dessus, sans que les portes de l'Opportunité se ferment
brutalement sur lui.

W. E. B. Du Bois, préface des *Âmes du peuple noir* (1903) trad. M. Bessone,

© Rue d'Ulm, 2004.

1. Celui qui, comme David dans la Bible, est appelé à régner.
2. Connaître.
3. Empêche.